

POSTFACE

J'ai beau être un lecteur privilégié, ou peut-être simplement prioritaire, de la poésie de Sobhi Habchi – en qualité de préfacier ou postfacier, je hasarde le néologisme – j'aime à croire que mes premières réactions devant un nouveau recueil (nous approchons de la vingtaine...) ne sont pas substantiellement différentes de celles que peut avoir un de ses lecteurs, toujours plus nombreux, je le pense, qui ont constitué, au long d'une large décennie, ce qu'on peut à présent nommer un public. Cette réaction première face à un nouveau recueil se résume à une question faussement simple : que vais-je trouver de nouveau ? Question à double entente : quelles seront la ou les possibles nouveautés par rapport aux volumes précédents, mais aussi que vais-je à nouveau, une nouvelle fois, lire ou, mieux, entendre ?

C'est qu'en effet, face aux recueils qui se sont succédés ces dernières années, tout lecteur de Sobhi Habchi est traversé par un double sentiment où la surprise, l'attente se mêle, inévitablement, à une sorte de curiosité, voire d'anxiété. Je sais bien, pour ne pas me substituer à d'autres lecteurs, je sens bien que le sentiment dominant, au moment d'ouvrir un nouveau recueil, est à la fois la joie de *découvrir*, mais aussi l'étonnement, voire le plaisir de *retrouver*. Les publications qui se sont multipliées ont créé une manière de fidélité, de connivence. Et c'est en raison de cette relation particulière que le poète a nouée avec son public que celui-ci en vient à subordonner sa lecture à une sorte de préalable critique qu'il convient de dépasser pour s'adonner pleinement à la lecture, à l'écoute d'un texte.

* * *

Sans aller jusqu'à évoquer le mot du romancier Ernesto Sabato, sur lequel j'ai longuement médité et écrit, « tout grand écrivain est monomaniaque », il faut reconnaître que ce qui peut être perçu par un lecteur de bonne volonté, mais quelque peu naïf, comme des sortes de répétitions, ou d'échos, n'est en fait que le retour incessant, évident et nécessaire, à un univers poétique singulier, unique, qui s'est construit, poème après poème, recueil après recueil. Si je voulais continuer à être pédant, je pourrais alléguer ce que Charles Mauron a justement identifié comme des métaphores obsédantes qui composent un mythe personnel.

Sans doute est-ce parce que je ne souhaite pas aller jusqu'au substrat psychanalytique que le critique ose interroger, je déclare ne pas être en mesure d'identifier un mythe personnel chez Sobhi Habchi. En revanche, j'ai déjà pu isoler, dans l'essai que je lui ai consacré, l'équivalent de métaphores ou d'images obsédantes. On les retrouvera (et je reviens sur ce mot, à mon sens essentiel dans la lecture à laquelle nous conduit, nous contraint Sobhi Habchi), dans le V^{ème} « cahier » : « Tristesses de septembre ».

Retrouver, ici, qu'est-ce à dire ? Au centre de son nouveau recueil, en son mitan, le poète inscrit la douleur, les iniquités dont l'actualité nous abreuve. Ce n'est pas le poète qui se répète : ce sont les hommes, si peu hommes, qui obligent le poète à revenir au bestiaire qui hante ce recueil comme d'autres. Dès les premiers vers, la scène de ce théâtre de la cruauté, de ce « monde à l'envers », est posée : « ogres et crocodiles », puis viendront « les loups et les renards », d'une part et, de l'autre, « la Blanche Montagne » et l'impossible remontée « à la première aurore ». Et revient (comment en serait-il autrement ?) l'image symbolique de la petite patrie du poète qui a été portée jusqu'à l'autel du sacrifice. Et très vite, les poèmes se peuplent de cris (« cris

POSTFACE

de fauves »), de visions hallucinées (« clochers et minarets devenus écuries et étables »), de sentences d'autant plus âpres que la douleur, le chagrin sont à vif : « le retour aux cavernes », « la haine œcuménique », « les nouveaux esclaves/toujours à venir ». À cet « enfer » qui est devenu ce qu'on nommera l'actualité, répond une nouvelle cartographie du monde que le poète dessine avec la rage qu'on lui connaît : « le versant Est de la haine millénaire », « l'Ouest de la cupidité » et « l'Est de l'ignominie ».

Aussi l'idée même d'une écriture de la répétition est-elle intenable et odieuse : la voix poétique ne changera de ton et de sujet que lorsqu'une nouvelle « fable » pourra être dite, écrite, vécue. Mais cette fable « manque à l'Histoire » et septembre est devenu « le mois de tous les incendies », « le mois de la nouvelle honte ». Et l'on sait déjà que la parole poétique, après ce recueil, ne pourra que se faire à nouveau (insistons) comptable de hontes nouvelles que prépare l'ogre Chronos, image commode, et trop poétique pour transcrire ce qui fait notre pâture au quotidien. On aura compris que ce cinquième cahier est un temps fort du recueil. Placé au cœur même de l'ensemble, il est dans celui-ci comme le ver est dans le fruit, comme le parasite qui assiège l'Histoire (pour reprendre une image chère au poète). Et ce fruit va continuer d'être mangé par des « enfants moisis » et par « les nouveaux esclaves/toujours à venir ». Il faudra que le lecteur se souvienne qu'il ne lit pas une suite élégante et choisie de beaux mots (ce n'est pas l'idée que Sobhi Habchi se fait de l'écriture poétique) et il faut qu'il accepte ce temps de tribulations des âmes et des corps, ce jour de colère (*dies irae, dies illa...*) qui se multiplie dans un calendrier pétrifié.

Le chant V est à lire non pas seulement comme un temps d'arrêt sur les misères du monde et du temps, mais comme une « station » sur un chemin qui, pour être « de

haute solitude » pour le poète, est *aussi*, on le voit, un autre *via crucis* pour tous ceux qui ont été rassemblés sur cette voie, par l'Histoire, le destin ou une Providence affolée. Mais le lecteur auquel je faisais allusion sait que cette union de deux registres poétiques, l'individuel et le collectif, ou encore le dialogue entre une certaine tonalité épique et des accents lyriques est une des originalités de la poésie telle que Sobhi Habchi la conçoit et la vit.

* * *

Si je reviens alors au premier chant, « Ce chemin ouvert sur l'infini », je me rends compte qu'il pose, qu'il expose, selon une technique musicale, là encore déjà exploitée, non seulement les thèmes majeurs du recueil (il faut pour cela non pas lire, mais relire), mais surtout ce heurt fécond, cette fusion généreuse entre le plan individuel, l'univers du poète et le monde des hommes. Le « chemin de haute solitude » est aussi un « chemin ouvert sur l'infini » sur lequel « des hommes meurent encore ». Le chemin de « haute solitude » est d'emblée présenté comme un chemin peuplé d'hommes qui « continuent à survivre ». Sans doute est-ce pour cela que le chant prend comme modèle celui des oiseaux du printemps, doubles de ces oiseaux du ciel de l'Écriture, qui donnent une leçon humble et forte : « savoir chanter l'hiver au nom d'un futur amour ». Ce sont bien « des chants pour l'attente ». L'attente est un mot à ce point redit qu'il fait oublier ce qui semblait ouvrir le recueil : la solitude.

Peut-être est-ce ce glissement d'un mot à l'autre, cet effet miroitant de sens qui me pousse à lire, sous les mots qui se déploient « sur le chemin de haute solitude », cette « forêt de longue attente », imaginée par Charles d'Orléans. À moins que ce ne soit, plus secrètement, « le chemin de longue étude » de la très envoûtante Christine de

POSTFACE

Pizan. Je ne cherche aucune source, aucune convergence, mais une libre association de mots et d'images, et peut-être un arrière-plan humaniste dans lequel évolue librement l'imagination créatrice de Sobhi Habchi. La poésie ici se fait confession pudique, soutenue par un élan vers des « jours meilleurs », écho de ces principes de morale et de sagesse dont Sobhi Habchi a fait la matière de plusieurs recueils. Cet élan qui brise l'attente corrosive recouvrera pleinement sa force et sa raison d'être poétique dans le dernier cahier.

La voix poétique, en ce début, soliloque, mais le poète ne se met pas simplement en scène : il se dédouble, comme si la solitude dans laquelle il vit, il chemine, devait être dépassée. « Le chemin de haute solitude » se change en « nos chemins à venir », « le chemin promis ». C'est ce que j'appelais, il y a un instant, l'exposé d'un thème majeur. Il y en a d'autres qui pourront surprendre dans la façon même dont ils sont annoncés : je passe sur les « fauves » pour m'arrêter, non sans étonnement, devant cette ombre qui se dresse sur le chemin qu'emprunte le poète : « ton corps/ma nouvelle ombre » et qui va envahir les trois derniers « cahiers ».

On perçoit ainsi, dans ces premiers poèmes, ce qu'il faut bien appeler une situation existentielle nouvelle. Et c'est un événement d'ordre intime, assurément, qui va se transformer, se transmuier en matière poétique, comme pour donner raison au peintre Whistler et à sa formule laconique qu'aimait à citer Borges : « *Art happens* ». L'art surgit, dans le temps même où le poète veut dire ce qui lui est advenu et que l'on devine, au fur et à mesure que l'on avance dans le recueil et que l'on parvient jusqu'au huitième « cahier » : « Le livre de ton ombre » que je tiens pour un autre temps fort sur ce chemin « de haute solitude ».

* * *

Je viens de parler de temps fort : le mot est sans doute maladroit lorsqu'il s'agit de poèmes où chaque mot est ou tend à être parole essentielle. Parlons alors d'étapes ou de haltes dans ce qui apparaît en effet comme un itinéraire poétique, moral et spirituel. Le deuxième « cahier », « Un enfant d'autrefois », me semble être la première étape et un temps essentiel. Le poète entreprend un retour en arrière et, sans doute, un retour sur soi. C'est le temps de la nostalgie et de la patrie perdue, « le grand pays de nulle part », et avec lui une pureté première, une certaine noblesse de l'âme dans laquelle a vécu « l'enfant d'autrefois ». Un paysage se dessine, sobrement, intensément – terre natale et royaume de la jeunesse : la Montagne, la source, l'océan, la forêt, le thym, la menthe, le miel, les vignes et les oliviers, les jujubiers et les cèdres composent ce que le poète nomme « le livre de l'azur ». Mais l'enfant d'autrefois, au milieu des « vallées de ses rêves », est aussi « le petit Orphée », et nous nous apercevons que nous venons de lire les temps bénis de l'enfance et quelques pages de l'histoire d'une vocation, revue, revécue.

Retour au temps présent, « antique mascarade », temps de la vacance, avec le « livre » III, « Les miettes de l'attente », tout entier fondé sur un « hier » et un « aujourd'hui ». Sans doute est venu pour le petit Orphée, l'âge de l'apprentissage, avec ses espoirs et ses détresses, ses rêves qui, dans leur démesure, tracent la vraie voie, la vraie vie : « écrire avec les souffles de l'univers », « la terre étroite ne te suffit plus », et aussi ses moments de nécessaire ascèse poétique : « écorche ta peau, purifie ta langue ». Le désir « d'un monde nouveau » se fait plus impérieux au « livre » suivant qui est aussi le « dernier cahier de la chance » : « Avec un peuple d'anges ». Ils sont les compagnons du poète pour un « nouveau voyage »,

POSTFACE

ceux qui peuvent l'aider à surmonter les épreuves, « une terre découpée par les ciseaux de la fatalité », « une terre en sursis », mais aussi un malheur plus intime, discrètement rappelé, les moments de désarroi « quand le corps est l'ombre d'un autre corps ». Ainsi ces « pages de l'attente » sont-elles le prélude à la fois aux drames collectifs qui, on l'a vu, occupent, assiègent le cinquième cahier, et à ce qu'il faut appeler un drame personnel.

Les « cahiers » VI et VII vont développer cette double thématique, ce double registre. On peut lire « Sur les rivages du temps » comme une méditation sans concession sur le temps, le temps « dérégulé », « une sorte de carnaval triste, sans aucun sens », « un temps qui se moque de son maître » qui a installé l'Absurde au sein de nos vies, un « monde disloqué ». Significatives, symboliques à cet égard sont les images fugitives de Baalbek et de l'Arbre qui soudain se dressent du sein même de l'écriture poétique. Mais avec « Les collines de l'âme », le poète fait retour aux jours anciens, mêlant paysage antérieur et paysage intérieur, histoire et Histoire, la petite et la grande, tout en poursuivant une confession qui éclate parfois en aveux douloureux, tel cet oxymore cruel : « beau naufrage ». Étrange méditation qui semble s'inspirer, prendre forme, dans le principe de la variation musicale.

C'est aussi le moment où apparaît, « profil sur de lointains rivages », une « ombre chère » qui va peu à peu devenir l'unique objet des derniers chants. Oserais-je dire que j'ai cru voir se dessiner aussi, en une sorte de surimpression, ce mythe de la naissance de la peinture, de toute création, que seul l'amour justifie : l'histoire fameuse racontée par Pline l'Ancien dans son *Histoire naturelle* (XXXV, 43), celle de la fille du potier Butadès de Corinthe qui dessine sur le mur l'ombre de son amant pour que celui-ci soit encore présent, après son départ. Il m'importe

de lier l'histoire moderne de ces fragments de vie que va nous donner le poète, dans les trois derniers « cahiers », à cette antique légende où se trouvent indissolublement liés amour et création, présence et absence, de nouvelles variations entre vie et souffrance, « chagrin » dit le poète, choisissant la litote chère aux classiques. Lorsqu'à la fin du VII^{ème} « cahier », la voix poétique fait de « ton corps/mon mirage » et de « ton ombre/l'esprit de mes ultimes chants », on mesure à quel point quelque chose a changé, a bougé dans la poésie de Sobhi Habchi : c'est la réponse à la question naïve du début, le « nouveau » qui va peu à peu s'imposer à ce lecteur inutilement exigeant.

Le poète qui a fait de son chant l'éloge du corps (je songe aux *Annales de l'âme et du corps*, mais aussi *Comme la brume sur une île*) fait à présent l'éloge d'une ombre. Celle-ci est devenue sa muse, étrange et inattendue. Si j'ai avancé le mot de drame, je lui donne, au plan purement poétique qui ici me requiert, son sens plein, en invoquant cette ombre qui est la présence/absence d'un corps. Il ne faut pas parler seulement d'une nouvelle muse, mais voir, *découvrir* (et je reviens à mon propos initial) comment l'ombre assiège, hante, un autre corps, et comment la voix poétique va se livrer à un étonnant examen, non d'états d'âme, mais d'états du corps : un corps qui va dire sa souffrance parce qu'il est avant tout un corps qui se souvient. L'ombre est présence : elle est aussi la mémoire d'un corps, de deux corps.

Ombre double... Comment ne pas songer, sans que cela soit un commentaire, encore moins une explication, à ce que je lis, ressens (insistons, là encore) comme une libre et surprenante version, profane et aussi sensuelle, de cette mystérieuse « Ombre double » qui se dessine sur l'écran devant lequel, à la scène XIII de la Deuxième Journée, se déploie un des moments les plus spectaculaires et secrets de

POSTFACE

cette épopée spirituelle qu'a inventée Paul Claudel avec *Le soulier de satin*. Mais l'ombre double, dans le chant de Sobhi Habchi, est l'expression d'un abandon, d'un déchirement, d'une lente et certaine dislocation de deux corps.

Le poète qui avait inventé les « Litanies pour ton corps » compose à présent les litanies à ton ombre. Le blason d'un corps est devenu l'éloge d'une ombre, menacé constamment par l'effrayant retour au silence qui rôde dans chaque poème. Le poète n'est plus que « l'otage de ton ombre ». C'est avec une « encre nouvelle » que le poète trace ses vers. Étonnante et atroce nouveauté, en vérité, que le lecteur cherchait, voulait trouver, en ouvrant ce recueil, qui s'impose à présent : l'écriture de l'ombre, sur une ombre, pour une ombre.

Sobhi Habchi s'est engagé dans ce « chemin de haute solitude » pour être un et multiple, pour « vivre en ton ombre », pour faire d'une ombre la matière d'un chant, non pas seulement nouveau, mais profondément personnel. Si le corps s'est évanoui, si l'amour n'est plus qu'un souvenir fuyant et lancinant, le poète demeure « le gardien de tes rêves ». Et cette ombre qui est aussi en lui comme une intime blessure reste « mon guide et mon premier chemin ».

Puissante, étrange, nouvelle et formidable leçon poétique. Et je maintiens ici le mot de leçon, au moment de refermer ce dernier recueil et d'apprécier ce qui fait l'originalité de cette voix poétique : faire des contingences de la vie la matière et la forme d'un livre « nouveau », faire d'un « amer pèlerinage » une voie nouvelle pour que naisse un chant, au sens plein du terme, inédit. Et faire de la « haute solitude » ce que saint Jean de la Croix avait appelé, en une étincelle de grâce poétique, *soledad sonora*, solitude sonore.

Daniel-Henri PAGEAUX,
Professeur émérite à la Sorbonne Nouvelle.